

## Arsène Bonneaud

LA RÉSISTANCE limousine a eu ses martyrs. Le professeur Arsène Bonneaud en est un, parmi les plus célèbres. Il était, entre autres, professeur au lycée Gay-Lussac et il est certain qu'aucun de ses élèves ne l'a oublié.

Parmi eux, Jacques Villégier<sup>1</sup> qui, dans son livre, *La République de mes vingt ans*, rend un hommage appuyé et très ému à ce maître qui ne put retenir ses larmes, le 11 novembre 1942, lors de l'entrée des troupes allemandes en zone libre, à Limoges comme partout ailleurs, face au lycée Gay-Lussac où se déroulait un cours de chimie qui brusquement s'arrêta, figeant dans les mémoires des images ineffaçables. Parce que c'était, parce que ce fut la plus grandiose des leçons jamais données sous le joug, face à la meute casquée, par un homme qui n'ignorait pas que la mort était à ses trousses.

Voici le texte de notre compatriote, membre de l'Association des Amis de Robert Margerit, qui nous a déjà offert des textes fort appréciés de nos lecteurs :

[...] Je ne célébrerai pas tous les professeurs qui ont eu leur part de mérite et ont fait de moi un homme. Certains, par la suite, sont devenus des amis. Il est pourtant, au milieu de cette galerie de portraits, admiration ou jeu de massacre de mon adolescence, une figure que je ne saurais oublier, tant elle a marqué une génération.

1. Jacques Villégier, *La République de mes vingt ans*, Éd. Écritures, 2000. C'est à ce même ouvrage que Robert Laucournet avait emprunté, en complément à son étude sur Izis, un épisode jusque-là inconnu de la vie du photographe à la Libération (*Cahiers Robert Margerit XI*, p. 185).

La blouse était d'un blanc sale, la face rougeaude et congestive, le nez n'avait pas d'élégance, le crâne, immense, fuyait.

La calvitie découvrait une tonsure rose de peau bien lavée. L'homme était gros. Lorsqu'il ouvrait la bouche, souriante, un léger zézaiement prêtait à rire. Il mangeait ses mots, il bafouillait, il en riait lui-même. Près de lui, sur la table recouverte de marbre, des dizaines de flacons en désordre, une lampe à alcool, un bec Bunsen, des cornues, des instruments de mesure. Autour, comme un papillon de nuit, André, le garçon de laboratoire, s'agitait en tous sens pour préparer l'expérience. Le cours de chimie commençait. La salle, haletante, attendait la suite. Car, bien sûr, il allait se passer quelque chose ! L'expérience était maintenant en cours d'exécution, les flacons fumaient, les acides, les bases, la teinture de tournesol, tout était prêt. L'homme mélangeait savamment les liquides, agitait les tubes à essais. Quelques-uns prenaient des notes, mais l'esprit était ailleurs. La phrase magique fut enfin prononcée :

— J'ajoute de la teinture de tournesol et le mélange va tourner au rouge.

Un énorme éclat de rire salua l'arrivée de la belle couleur bleue qui apparut dans le tube.

Le prof, d'un geste rituel, éleva la main pour nous calmer et, se retournant tout d'une pièce :

— André, vous avez encore mélangé les flacons ?

André, innocent bien sûr, mais plus voûté que jamais, disparaissait dans la réserve aux produits qui lui servait de bureau.

Non, ce savant n'était pas ridicule. Peut-être planait-il un peu trop ? Ses connaissances étaient telles qu'il avait quelque peine à rester à notre niveau. Agrégé, docteur en médecine, docteur en pharmacie, il alignait quelques autres titres sur une carte de visite intellectuelle qui n'en finissait pas. Il se permettait, au demeurant, de défier quelques agrégés de médecine devant lesquels il soute-

nait sa thèse, à cinquante-cinq ans. Il était socialiste et la bourgeoisie de la ville ne le lui pardonnait pas. Ses idées avancées étaient mal ressenties dans ce milieu limousin où, en ces années de guerre, pétainisme et collaboration faisaient des ravages.

Socialiste, pacifiste et patriote, trois qualités qui, pour lui, allaient de pair et se trouvaient réunies dans son esprit et dans son cœur. Quand on décrit, plus de cinquante ans après, les scènes que l'on a vécues, on a parfois tendance à enjoliver ou à s'attribuer des aventures racontées par d'autres. Puisque j'écris surtout pour moi-même, quelles raisons aurais-je de le faire ici ? La matinée que je vais évoquer, maintenant, je l'ai vécue, intensément. Elle ne peut s'effacer de la mémoire comme un vulgaire fait divers. Cette matinée ne peut être imaginée, ne peut être contée que par ceux qui l'ont vécue : tous les élèves de la classe !

Un jour de novembre 1942, ce devait être le 11, qui n'était plus férié, nous suivions un cours de physique ou de chimie, peu importe, avec ce même professeur. La scène se passait dans la partie, alors récente du lycée, dont les fenêtres ouvrent sur la place Wilson. L'enseignement se déroulait selon le rythme habituel. Bien que donnant sur le carrefour, l'amphithéâtre était silencieux. Nous étions au troisième étage et la place était vide de circulation. Vers dix heures, nous allions être d'autant plus surpris d'entendre une sourde rumeur. Faible d'abord, puis s'amplifiant jusqu'à couvrir la voix du professeur. Bruits de moteurs mêlés à une atmosphère de foule. Notre attention, totalement détournée par ce vacarme insolite, avait déserté le cours. Le prof lui-même ressentit le caractère exceptionnel de ce bruit. Il alla vers la croisée, l'ouvrit et se pencha sur la place.

En bas, le long des trottoirs, dix, vingt, cinquante camions s'alignaient ou manœuvraient. D'autres arrivaient par l'avenue. Du troisième étage, on ne distinguait pas les figures, cachées par les visières des casques. Seulement

des ronds, en double ligne, dans chaque véhicule. Vu de haut, on aurait dit un épouvantable jeu de boules : la zone dite libre venait d'être envahie par l'armée allemande !

Arsène, notre professeur, nous demanda de fermer les fenêtres que nous avions ouvertes. Des larmes coulaient sur ses joues. Il nous dit peu de choses, des mots simples. Nous l'avons écouté dans un silence absolu qu'il n'avait sans doute jamais connu, dans aucune classe. Le cours fut naturellement interrompu. Nous restions cloués à nos bancs, tandis qu'il ôtait son éternelle blouse blanche. Quelques jours après, il était arrêté. Quelques mois plus tard, il mourrait à Buchenwald. Un des premiers responsables de la Résistance limousine.

Si Jacques Villégier a bien voulu nous autoriser à publier les pages de son livre, il tient à préciser que la description du maître par le potache, dont nous n'avons pas retranché un seul mot, est le reflet d'un regard juvénile qui a su capter la grande différence séparant l'homme débonnaire, enjoué, amical, du savant aux connaissances sans cesse enrichies, d'un savant planant parfois dans un univers inaccessible aux autres.

Un hommage solennel a été rendu le 12 juin 1945 à Limoges au professeur Arsène Bonneaud. De l'opuscule publié, contenant les discours prononcés, on peut extraire cette biographie sommaire, éloquente : Arsène Bonneaud est né le 3 août 1884 à Oradour-Saint-Genest. Il a perdu sa mère alors qu'il n'avait que seize ans. Son père, ouvrier menuisier est décédé quelques jours après lui, sans avoir eu connaissance de la mort de son fils.

Études à l'école primaire du Dorat, à l'E.P.S. de Bellac et au collège de Confolens où un professeur de physique lui donna le goût des sciences. Bachelier en 1902, il s'est fait répétiteur stagiaire pour préparer sa licence de physique suivie du diplôme d'études supérieures. De 1909 à 1914, il enseigna à Chatellerault, puis à Saumur.

Bien que réformé, il s'engagea le 25 septembre 1914. Démobilisé le 21 mars 1919, il fut nommé professeur à Limoges.

Enseignant à la fois au lycée et à l'École de Médecine, il reprit ses études, obtint les diplômes de pharmacien en 1926, et de médecin en 1939. Entre temps, il aura passé avec succès les épreuves de l'agrégation des Sciences physiques. À la demande du Conseil général il va créer la station agronomique puis le laboratoire départemental des fraudes, dont il a dressé les plans et choisi l'outillage. La fonderie de laitons Méléetal lui confia la tâche délicate d'étudier les propriétés mécaniques, physiques et chimiques des laitons et bronzes destinés à la marine, suivant un cahier des charges extrêmement sévère.

En 1930, il fut chargé de la verdunisation (ajout de chlore) des eaux de Limoges et travailla également sur un projet de calcification de ces eaux.

Élu conseiller municipal en 1935, il s'intéressa tout spécialement à la prospérité des établissements secondaires et supérieurs. Gay-Lussac lui doit son laboratoire scientifique.

À la déclaration de guerre en 1939, au titre de Commandant-ingénieur des poudres, il fut chargé de la direction d'un service de la poudrerie de Bergerac. Ses connaissances en la matière, reconnues depuis la précédente guerre, lui avaient valu la Croix de la légion d'honneur à titre militaire.

À la signature de l'armistice en juin 1940, il refusa de travailler à la poudrerie et revint à Limoges où il fut écarté de son poste d'enseignant à l'École de Médecine. Le professeur de Léobardy, directeur de l'École, avait vu plein de larmes dans les yeux de l'ami victime de délation, de cette ignoble méchanceté des temps d'Occupation.

Une bien belle phrase du professeur de Léobardy, qui fut à la fois le professeur et l'élève, mérite d'être citée :

«Quels bons souvenirs que ceux de ces matinées laborieuses d'hôpital où, après avoir fait avec moi la visite dans les salles, minutieusement ausculté et interrogé les malades, il quittait la blouse d'étudiant pour venir dans l'amphithéâtre prendre la place du professeur, et là, avec un art pédagogique inégalable, faire saisir aux moins mathématiciens d'entre nous les notions les plus ardues de la physique biologique».

Cette homme d'exception restera probablement sans équivalent.

À ses dons, à son talent sans limite, il ajouta le courage de l'engagement.

Au printemps de 1942, il adhéra au mouvement Franc-Tireur qui fournissait à la France libre, à Londres, tous les renseignements qui pouvaient être utiles. Le professeur Bonneaud en donna, précieux, sur les poudreries de Bergerac et d'Angoulême. Il s'investit dans la distribution des journaux clandestins, la dissimulation des armes et explosifs, les contacts avec les agents de liaisons. La Gestapo qui le traquait arrêta son épouse et sa fille aînée. Il ne pouvait qu'accourir et se livrer. C'était le 29 mars 1943, quatre mois après l'entrée des Allemands en zone libre.

Emprisonné à Limoges, puis à Romainville, mis au secret, son calvaire s'achèvera en mars 1944 au camp de Buchenwald.

Encore un témoignage. Il est inédit. Celui de Georges-Emmanuel Clancier :

«Il était tellement bon professeur qu'il avait fait de moi un excellent élève. Je recueillais des prix, en physique comme en chimie, et je rêvais d'une carrière scientifique...».

Parmi les compagnons de la Résistance, on retiendra les noms de :

- monsieur Lecomte-Chaulet, arrêté par la Gestapo le 7 mars 1943, emprisonné à Compiègne, déporté en Bohême et libéré en 1945.
- d'Armand Dutreix, fusillé à Romainville.
- du docteur Périgord, déporté et rescapé des camps.
- de Léon Faure, architecte de la Ville de Limoges, déporté.
- de Maurice Rougerie, père de l'éditeur décédé en mars 2010, René Rougerie.

On doit la précision suivante à Maurice Rougerie : Détenu au fort de Romainville, Arsène Bonneaud avait réclamé des ouvrages de médecine et passait son temps à étudier. Il avait été tiré au sort pour être fusillé au Mont-Valérien, mais cinq des cinquante otages furent épargnés. Provisoirement, hélas !